

I

AUX ORIGINES DE LA NOTION DE PARTI D'AVANT-GARDE

Nous aborderons donc la question d'un point de vue historique et à partir des textes. Il ne sera pas toujours possible de faire le va-et-vient nécessaire entre ces textes et leur contexte, au-delà de grands rappels. Il faudra donc garder présent à l'esprit que, derrière l'évolution des termes du débat, il y a des réalités. Entre la Ligue des communistes de 1848 et la 1^{re} Internationale de 1864, il y a eu une phase d'expansion économique, celle qui correspond en France aux grands travaux du Second Empire, et que la réalité sociologique du mouvement ouvrier n'est déjà plus la même. On trouvera des rappels descriptifs à ce sujet dans les livres de D. Riazanov, F. Mehring, F. Claudin, M. Loewy. (2)

(2) David Riazanov, *Marx-Engels et l'histoire du mouvement ouvrier* (résumé du cours donné en 1923 à l'Académie communiste de Moscou); Franz Mehring, *Karl Marx, histoire de sa vie* (Editions sociales); Fernando Claudin, *Marx, Engels et la révolution de 1848* (Maspero); Michael Löwy, *La théorie de la révolution chez le jeune Marx* (Maspero).

Ainsi, les sections de la Ligue des communistes sont des petits groupes (le chiffre donné pour l'Allemagne dans la correspondance de Marx et Engels est de 400 affiliés environ) composés pour l'essentiel d'artisans prolétariés: joailliers, relieurs, graveurs... Ce n'est pas encore le prolétariat industriel moderne. On emploie donc souvent les mêmes mots en oubliant qu'il y a derrière des contenus fort différents.

Dans les révolutions de 1848, il s'agit, dans bien des cas, d'ouvriers de métier, autodidactes, travaillant en petites unités de production. En 1864, l'essor économique, le développement des chemins de fer, les grands travaux de construction dans les capitales, les transformations technologiques ont engendré un prolétariat industriel dans le bâtiment, le textile, etc. La Commune met en évidence ce rôle charnière des ouvriers artisans et des ouvriers de métiers de l'industrie, encore qualifiés, qui ont des caractéristiques semblables.

1) 1848 et la Ligue des communistes

La Ligue des justes, qui devient Ligue des communistes à la veille des révolutions de 1848, est une organisation d'origine et à vocation internationale. A cette époque, le cadre des Etats nationaux modernes n'est pas fixé, et le prolétariat de métier circule beaucoup. Il existe donc une trame d'organisation internationale, en Belgique, en Allemagne, en France, en Grande-Bretagne... La plupart des textes de Marx et Engels à ce sujet sont rassemblés dans les quatre volumes de la petite collection Maspero, sous le titre *Marx-Engels et le parti de classe* (édition exécutable, mais pratique). (3)

Il suffit de se reporter aux articles des statuts de la Ligue des communistes pour constater qu'il ne s'agit pas d'une organisation vague, aux contours imprécis, mais au contraire d'une organisation conspirative et rigoureusement délimitée, dans la tradition de la conjuration des égaux ou de la Société des saisons de Blanqui. (4)

Il serait donc d'emblée simplificateur d'opposer l'image d'un Lénine centraliste et autoritaire, à celle d'un Marx libéral et quelque peu spontanéiste. Les pouvoirs directionnels de la Ligue des communistes sont au contraire très concentrés. C'est lié à plusieurs idées:

- la conception conspirative héritée de la bourgeoisie radicale et du blanquisme;

(3) *Marx, Engels et le parti de classe*, présentation de R. Dangeville (quatre tomes, petite collection Maspero).

(4) Voir le *Blanqui* de Dommanget (EDI); *Philippe Buonarroti et les révolutionnaires du XIX^e siècle*, d'Alessandro Galante Garrone (éd. Champ Libre); *Ecrits sur la Révolution*, Blanqui (éd. Galilée); *Instructions pour une prise d'armes*, Blanqui (éd. Futur Antérieur).

- la conviction, d'ailleurs vérifiée par les faits, qu'il y a imminence de la révolution. Les années 40 sont marquées par une dépression et un pourrissement du capitalisme, qui met à l'ordre du jour la révolution sociale.

C'est donc dans ce contexte que Marx et Engels rédigent, fin 1847, le *Manifeste communiste*. On a souvent cité ce passage décisif concernant le parti: "Les communistes ne forment pas un parti distinct opposé aux autres partis ouvriers. Ils n'ont point d'intérêt qui les séparent de l'ensemble du prolétariat. Ils n'établissent aucun principe particulier sur lequel ils voudraient modeler le mouvement ouvrier. Les communistes ne se distinguent des autres partis ouvriers que sur deux points: dans les différentes luttes nationales des prolétaires, ils mettent en avant et font valoir les intérêts indépendants de la nationalité et communs à tout le prolétariat, et dans les différentes phases que traverse la lutte entre prolétaires et bourgeois, ils représentent toujours les intérêts du mouvement dans son ensemble. Pratiquement, les communistes sont donc la fraction la plus résolue des partis ouvriers de tous les pays, la fraction qui entraîne toutes les autres; théoriquement, ils ont sur le reste du prolétariat l'avantage d'une intelligence claire des conditions, de la marche et des fins générales du mouvement prolétarien."

Ce passage mérite qu'on s'y arrête. Trois idées force s'en dégagent: a) Pas de parti distinct des autres partis ouvriers, ni de principes particuliers sur lesquels modeler le mouvement ouvrier. Ce thème sera notamment repris par le jeune Gramsci, via Labriola, dans une polémique contre l'appareil réformiste de la social-démocratie italienne, où l'on retrouve étrangement les accents de Rosa. (5)

b) Il se distingue sur deux points, au sein de ce mouvement: la défense des intérêts internationaux et généraux du prolétariat par-delà les différences nationales ou catégorielles...

c) Sa différence propre réside donc dans sa détermination et sa conscience théorique, plutôt que dans la définition d'un projet stratégique propre.

(5) Voir notamment le texte de Gramsci, *Le parti et la Révolution* (Ordine Nuovo, 27/12/1919). Gramsci, sous le choc de la révolution allemande et du comportement de la social-démocratie majoritaire, met fortement l'accent sur la spontanéité ouvrière contre la hiérarchie bureaucratique du parti. Il semble cependant raisonner dans le cadre d'un parti socialiste de masse plutôt que d'un parti d'avant-garde: "Le Parti socialiste est indubitablement le principal agent de ce processus de désagrégation et de restructuration; mais il n'est pas, et il est inconcevable qu'il puisse être, la forme même de ce processus (...). La social-démocratie germanique (entendue dans son ensemble de mouvement syndical et politique) a réalisé le paradoxe de plier par la violence le processus de la révolution prolétarienne allemande aux formes de son organisation, et elle a cru ainsi dominer l'histoire. Elle a créé ses conseils autoritairement, avec une majorité sûre choisie parmi ses hommes: elle a mis des entraves à la révolution, elle l'a domestiquée (...)

Voici que le parti (il ne s'agit plus ici du parti germanique mais du parti socialiste

Il y a dans cette approche une préoccupation conjoncturelle: celle de ne pas se couper du courant chartiste britannique, qui est le seul courant organisé et relativement massif, la seule ébauche de parti ouvrier de masse. Il ne s'agit donc pas d'opposer la Ligue des communistes au mouvement chartiste, mais de la définir comme une de ses composantes: démarche qui annonce celle de la construction de "partis ouvriers de masse" dont les révolutionnaires sont l'aile marchante.

Mais le *Manifeste communiste* va bien évidemment au-delà de ménagements tactiques et de circonstances. Son approche est sous-tendue par une conception que l'on retrouve sur près de trente ans, jusqu'à la dissolution de la Ire Internationale après l'échec de la Commune de Paris. Ainsi, en 1859, Marx écrit dans une lettre célèbre à Freiligrath:

"... Je te ferai d'abord observer qu'après que sur ma demande, la Ligue eût été dissoute en novembre 1852, je n'ai appartenu ni n'appartiens à aucune organisation secrète ou publique; autrement dit, le parti, dans le sens tout à fait éphémère du terme a cessé d'exister pour moi depuis huit ans... En outre, j'ai essayé d'écarter ce malentendu qui ferait comprendre par "parti" une ligue morte depuis huit ans ou une rédaction de journal dissoute depuis douze ans. Lorsque je parle cependant du parti, j'entends le terme parti dans son sens large, historique."

Cette attitude, ce souci de ne pas rester prisonnier d'un "parti éphémère" en proie au reflux se manifeste dès 1851, au moment du procès des communistes de Cologne. Engels insiste alors auprès de Marx pour se libérer de ce que font les ânes du parti, et du "prétendu parti révolutionnaire lui-même", devenu dans la défile "une pépinière de scandales et de bassesses".

Il ne s'agit pas d'une réaction d'humeur, teintée d'élitisme. Il y a régénéré que Gramsci appelle de ses vœux) est en train de s'identifier ainsi à la conscience historique des masses populaires et d'en gouverner le mouvement spontané, irrésistible; c'est là une façon de gouverner incorporée; elle s'exerce à travers des millions de liens spirituels, elle est un rayonnement de prestige qui ne peut se transformer en gouvernement effectif qu'à la faveur de moments de paroxysme: un appel à descendre dans la rue, le déploiement de forces militantes, prêts à repousser de leur corps un danger, prêts à disperser la nuée de la violence réactionnaire (...).

Le parti reste la hiérarchie supérieure de cet irrésistible mouvement de masse. Le parti exerce la plus efficace des dictatures, celle qui naît du prestige, celle qui est l'acceptation consciente et spontanée d'une autorité que l'on reconnaît comme étant indispensable à la bonne réussite de l'œuvre entreprise. Gare si, par une conception sectaire du rôle du parti dans la révolution, on prétend matérialiser cette hiérarchie, si l'on prétend fixer dans les formes mécaniques du pouvoir immédiat l'appareil de gouvernement des masses en mouvement, si l'on prétend plier le processus révolutionnaire aux formes du parti! Car on réussira alors à entraîner une partie des hommes, on réussira à "dominer" l'histoire, mais le réel processus révolutionnaire échappera au contrôle et l'influence du parti, devenu à son insu un organisme conservateur." (Ecrits politiques, T1, p. 293, éd. Gallimard).

alors un débat sur les perspectives. Ceux qui refusent de voir la réalité de la défaite cherchent des raccourcis. Marx leur répond qu'on ne peut pas forcer le cours des choses, qu'une occasion est passée, qu'il faut maintenant réfléchir sur la nouvelle phase d'expansion capitaliste qui dément les pronostics catastrophistes, pour en comprendre les racines, après la phase de pourrissement des années 40. Il prévoit et attend la nouvelle crise, qui va éclater en 1857, et en réaction à laquelle il rédige fébrilement les *Grundrisse*. En fait, toute la période d'élaboration de sa "critique de l'économie politique", qui culmine dans la rédaction du *Capital*, coïncide avec ce cycle d'expansion qui va des révolutions de 48 au début des années 70.

Il faut en profiter pour massifier et étendre l'organisation de la classe, elle-même en pleine mutation du fait des bouleversements économiques en cours, et ne pas être obsédés par la question de la conquête immédiate du pouvoir politique, quand les conditions pour la résoudre n'existent pas. En effet, dans le reflux de la vague révolutionnaire, les petits cercles amers de quelques centaines de militants commencent à tourner en rond, avec tout ce qu'il résulte de doutes, de frustrations, de déchirements et de batailles internes, sans possibilité de mettre les litiges en présence à l'épreuve sérieuse de la pratique.

Dans cette situation, on s'explique bien l'espèce de va-et-vient qu'il y a dans les textes, entre le parti, "au sens strict" ou "éphémère" (l'organisation proprement dite), et le parti "au sens large" ou historique, qui n'est autre que le mouvement même de la classe ouvrière dans l'histoire, le développement de toutes ses formes d'organisations syndicales, mutualistes ou politiques.

Pour Marx et Engels, après la dissolution de la Ligue des communistes, décidée en novembre 1852, le parti au sens éphémère a bel et bien cessé d'exister comme organisation. Quand le parti s'asphyxie, il faut prendre avec la classe le grand vent de l'histoire. La même attitude et des arguments analogues se retrouveront vingt ans plus tard, au moment de la dissolution de la Ire Internationale.

Elle ne se réduit donc pas au fait que le Marx de 1852 serait "pré-marxiste", qu'il n'aurait pas encore élaboré les grandes catégories de sa critique de l'économie politique, qui permettent de mieux comprendre les conditions d'exploitation et de domination du prolétariat par la bourgeoisie. Il y a probablement quelque chose de plus profond, qui tient peut-être à l'idée que se fait par exemple Engels de la révolution comme "phénomène purement naturel" (lettre à Marx de février 1851).

Dans ses études sur Marx et Engels, D. Riazanov, qui est le plus éminent marxologue bolchevik, met l'accent sur les statuts de la Ligue des communistes, pour y voir une brillante anticipation du léninisme. F. Mehring dans sa biographie de Marx, ou F. Claudin dans son livre sur

Marx et les révolutions de 48, sont certainement plus proches de la réalité quand ils insistent au contraire sur la différence entre Marx et Lénine sur la conception du parti et de ses rapports à la classe.

2) L'expérience de la I^{re} Internationale

La même démarche se retrouve en effet à travers l'expérience de la I^{re} Internationale. Il ne s'agit pas ici de rentrer dans une histoire détaillée. La perspective d'un appel à une réunion internationale se discute, dès 1864, sous l'impulsion du mouvement ouvrier britannique. Cette initiative répond à la période d'expansion de la classe ouvrière et d'essor économique qui fut en France celle du second Empire. Dans plusieurs pays, le prolétariat se dote d'organisations syndicales, de mutuelles, de coopératives ...

On en retrouve l'expression dans les statuts de l'Association internationale des travailleurs: "*Les organisations de métiers, les sociétés de secours mutuel et autres associations ouvrières sont invitées à adhérer collectivement.*" La I^{re} Internationale apparaît donc davantage comme le rassemblement et le couronnement des organisations de la classe, que comme une Internationale d'avant-garde.

On retrouve derrière l'idée selon laquelle le parti c'est le mouvement d'organisation de la classe elle-même et l'ensemble des instruments dont elle se dote dans son combat.

Cette idée est largement commune aux mouvements ouvriers d'Europe du Nord, où il existe la plupart du temps un lien organique entre partis et syndicats; alors que le développement parallèle des partis et des organisations syndicales apparaît davantage comme une particularité de certains pays d'Europe du Sud. En Grande-Bretagne en effet, ce sont les syndicats qui vont donner naissance au parti. En Allemagne, c'est le parti qui impulsera l'organisation syndicale. Mais dans les deux cas, le lien organique d'affiliation collective, de cotisation, des organisations syndicales au parti, apparaît dans l'ordre des choses. En revanche, la *Charte d'Amiens* de 1906 répond à une tradition spécifique du mouvement ouvrier français: G. Sorel et le syndicalisme révolutionnaire sont passés par là ...

Pour la I^{er} Internationale donc, la grande expérience, c'est la guerre de 1870-71 et la Commune de Paris, avec les conséquences de la défaite: la répression, les exécutions en masse, les déportations et l'exil. C'est aussi l'expérience des symptômes de chauvinisme national pendant la guerre: on ne peut pas dire qu'il y ait eu une vague internationaliste vigoureuse parmi le prolétariat anglais en faveur de la Commune ... Le légalisme commençait à frapper.

La défaite, comme toujours, a des effets de désagrégation, et nourrit un double mouvement de crise. Dans le reflux, l'Internationale se rétrécit et s'enlise dans les polémiques entre Marx et Bakouine qui vont conduire à la dissolution de l'Internationale. Engels la commentera après coup en des termes qui rappellent la dissolution de la Ligue des communistes:

"*Au demeurant l'Internationale continue effectivement de subsister. La liaison entre les ouvriers révolutionnaires de tous les pays, pour autant qu'elle puisse être efficace, est là ... et je ne vois pas en quoi le regroupement de tous ces petits centres autour d'un centre principal pourrait donner une force nouvelle au mouvement, cela ne ferait qu'augmenter les frictions. Néanmoins, le moment venu où il importera de rassembler les forces, pour toutes ces raisons, il faudra une longue préparation.*" Il continue en recommandant qu'on évite de "galvauder", de gâcher l'effet pour l'avenir par la reconstitution prématurée d'une "Internationale officielle", qui ne saurait être désormais une simple société de propagande (lettre à Ph. Becker, 10/2/82).

L'opposition entre "l'Internationale officielle" et "l'Internationale de fait", reprend ici celle entre le parti éphémère et le parti historique. Comme réalité sociale et historique, l'Internationale continue donc à exister, même si elle est formellement dissoute. Les statuts, le "centre", le conseil général sont des accessoires secondaires par rapport à l'existence pratique sous forme de réseaux, de contacts, de publications. S'efforcer dans ce recul et ce contexte de démoralisation, de maintenir le cadre formel, augmenterait inutilement les tensions sans moyen réel de les résoudre.

Il vaut donc mieux maintenir des liens vivants, et ne pas "galvauder" l'idée de l'Internationale, qui renaîtra d'autant plus facilement de ses cendres, quand les conditions auront à nouveau changé ...

Notons seulement au passage (nous y reviendrons plus tard), que ce discours est à peu près terme à terme celui de la délégation polonaise, qui s'est opposée à la proclamation de la IV^e Internationale lors de son congrès de fondation de septembre 1938. Ne pas galvauder l'idée ... c'est la même approche. Nous aurons donc à nous interroger sur ce qui a pu changer entre temps, pour que Trotsky donne alors une réponse radicalement différente de celle d'Engels. En effet, dans l'optique qui guide la dissolution de la Ligue des communistes ou de la I^{re} Internationale, la fondation de la IV^e Internationale dans le contexte de défaites des années 30, ne va pas de soi ...

Notons aussi, car il ne s'agit pas d'une anecdote insignifiante, que F. Mehring donne à la dissolution de la I^{re} Internationale une autre raison, tout aussi importante que celle du conflit avec Bakouine: "*Certains, écrit-il, ont émis l'hypothèse que Marx se serait encore abste-*

nu longemps de poser la question politique (de la dissolution) si la Commune de Paris et l'agitation de Bakounine ne l'y avaient obligé. C'est est fort possible et même vraisemblable, mais ... Ce qu'il oubliera de voir, c'est que la tâche à laquelle il était confronté ne pouvait pas être résolue dans le cadre des structures de l'Internationale, et que plus celle-ci regroupait ses forces, pour lutter contre ses ennemis extérieurs, plus elle s'effrait sur le plan interne... Il fallait être aveugle pour ne voir dans la section allemande qui monte en puissance qu'une "vulgaire bande vendue à la police" (l'expression est de Marx): là où un parti national se créait, l'Internationale se disloquait." (Karl Marx, p. 533/34, Ed. Sociales). Premier épisode d'un problème ardu: celui des rapports entre une Internationale et ses sections, dès lors qu'elles acquièrent une réalité nationale effective ...

3) Parti, classe, et stratégie

Nous avons déjà cité Engels, définissant la révolution comme "un phénomène purement naturel, commandé par des lois physiques". Il dit cela en 1851, dans une situation de recul, pour polémiquer contre un volontarisme hors de propos. On pourrait en conclure que la révolution vient nécessairement à son heure, et qu'il ne sert à rien d'en forcer le cours.

Les notions de causalité et de "loi historique", chez Marx et Engels, laissent une assez large marge d'interprétation. Elles oscillent parfois entre une acception déterministe, influencée par la lecture de Darwin et le contexte scientifique de l'époque, et une acception dialectique où la "loi", tendancielle et non plus mécanique, détermine des possibilités et non des certitudes. L'introduction de Marx au Livre I du *Capital* fournit un bon exemple de ces ambiguïtés, de même que l'avant dernier chapitre.

(6) Dans l'optique exprimée par la phrase d'Engels, de tonalité plus mécaniste, le rôle du parti comme facteur conscient et actif se trouve logiquement relativisé. La conscience de classe intervient comme produit

(6) C'est le problème complexe des rapports entre "loi naturelle" et "loi historique" chez Marx. Dans la préface à la première édition du Livre I du *Capital*, il définit l'objet "scientifique" de son travail: "Il ne s'agit point ici du développement plus ou moins complet des antagonismes sociaux qu'engendrent les lois naturelles de la production capitaliste, mais de ces lois elles-mêmes, des tendances qui se manifestent et se réalisent avec une nécessité de fer. Le pays le plus développé industriellement ne fait que montrer à ceux qui le suivent sur l'échelle industrielle, l'image de leur propre avenir." On retrouve, comme en écho à cette préface, le chapitre XXII du Livre I, "Tendance historique de l'accumulation capitaliste", qui en est la véritable conclusion, dont le déterminisme non démontré exaspérait Sorel: "Mais la production capitaliste engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamor-

naturel du développement historique. Rappelons encore qu'en 1851, nous nous trouvons au seuil d'une phase d'expansion, qui va entraîner un essor et une transformation importante du prolétariat industriel. Ce n'est encore que le début d'une nouvelle organisation du travail marquée par la concentration de la main-d'oeuvre, l'accentuation de la division du travail, l'ébauche du travail à la chaîne.

Ces mutations peuvent parfaitement nourrir l'idée que se développe un prolétariat qui n'a plus grand chose à voir avec les artisans de 1848, et que sa croissance organique ira de pair avec une marche en avant de l'histoire.

Une telle vision suggère une adéquation, au moins tendancielle entre la classe qui mûrit, le parti qui exprime sa prise de conscience progressive, et, ultérieurement, l'Etat qui sortira de la révolution victorieuse. Certains courants maoïstes l'ont d'ailleurs portée à la caricature avec leur formule: "une classe, un parti, un Etat."

Il y a donc place pour une interprétation possible, selon laquelle la classe, et chaque classe, développe son parti, comme expression consciente de ses intérêts; selon laquelle donc, le parti correspond à la classe. On trouve aussi chez Marx des pistes différentes, si ce n'est opposées. Il y a en particulier le fameux passage de la *Critique du programme de Gotha*, sur le thème "un pas en avant vaut mieux que dix programmes...". On en donne souvent une explication très unilatérale, contre le sectarisme programmatique et en faveur d'une espèce d'activisme pragmatique. C'est à la limite du contre-sens.

En réalité, tout ce texte est une virulente polémique contre le courant lassalien, et en particulier contre ses conceptions étatistes. Marx dénonce avec acharnement tout ce qui peut encourager la confiance ou les illusions envers l'Etat. Il exprime les plus vives réticences sur les conditions d'unification des socialistes allemands. Le fond de sa démarche, c'est qu'il voudrait mieux une bonne unité d'action qu'une mauvaise unité programmatique; qu'il voudrait mieux marcher ensemble en gardant des partis distincts.

En somme, il s'agirait d'une ébauche de démarche de front unique, qui implique nécessairement l'idée d'un parti révolutionnaire rigoureuse-

phoses de la nature. C'est la négation de la négation. Elle rétablit non la propriété privée du travailleur mais sa propriété individuelle, fondée sur les acquis de l'ère capitaliste, sur la coopération et la possession commune de tous les moyens de production, y compris le sol." Dans la première, comme dans la seconde citation, la loi sociale est érigée en loi naturelle. La nécessité de fer et la fatalité qui en résultent sont pourtant aussitôt corrigées par l'introduction d'une notion nouvelle celle de "loi tendancielle". Marx semble donc osciller entre deux conceptions de la "légalité" scientifique. Peut-être, raisonnant par analogie avec les sciences naturelles de son temps (la préface se réfère explicitement au physicien ou au chimiste), lui manquait-il l'idée d'un système déterminé mais non prévisible